

# Joffrine Donnadieu

## Chienne et louve



folio

Joffrine Donnadiou

Chienne  
et louve

Gallimard

Joffrine Donnadieu est née en 1990, elle vit à Paris. En 2019, elle publie son premier roman, *Une histoire de France*, puis, en 2022, *Chiienne et louve*, récompensé par le prix de Flore.

*Pour mon frère*

« Une petite fille morte dit : Je suis celle qui pouffe  
d'horreur dans les poumons de la vivante. Qu'on m'enlève tout  
de suite de là. »

ANTONIN ARTAUD,  
*Suppôts et Supplications*

2 place Gustave-Toudouze. Au premier étage, la petite ménagerie en verre s'anime au soleil couchant. Derrière la vitre, ils brillent de mille feux. Gazelle, éléphant, lion, paon, tortue, girafe : une collection à nulle autre pareille. Ils portent chacun le nom d'un défunt. Sur l'étagère centrale, le poulain turquoise, le louveteau vert, la jument jaune bouton-d'or et la louve rouge flamme murmurent une histoire de fillettes à tresses. Une histoire entre chienne et louve.

PREMIÈRE ANNÉE

BLANCHE

*(Un tramway nommé Désir)*

La perruque fuchsia danse sous les projecteurs. La fille sur scène, soutien-gorge à franges perlées, string, plateformes, c'est moi, Romy, j'ai vingt ans mais j'en parais douze ou quarante selon l'éclairage, l'humeur ou les désirs des clients : lesbiennes, handicapés, vieux, pauvres types au physique ingrat, hommes d'affaires, puceaux. Déjà sept mois que je travaille au Pussy's, boulevard de Clichy. Ce job me permet de payer mes cours de théâtre. Le théâtre, c'est ma vie. Tous les soirs, à partir de vingt heures, j'enfile mes cheveux synthétiques pour danser dans ce club où je m'effeuille. Les boucles descendent en cascade sur ma poitrine. Mes cheveux volent et giflent mon visage maquillé à outrance : eyeliner épais, fard à paupières charbonneux, rouge à lèvres irisé noir. Quand ils se coincent dans une bretelle ou une fermeture, je les dégage d'un geste vif.

Ici, je m'appelle Any-Doll. La musique empêche la petite voix de revenir, celle qui m'insulte en continu. Seule, je me frapperais jusqu'au sang, comme je le faisais enfant. Je m'épuise. Les vagues à l'intérieur de mon corps tourbillonnent, me noient au fond de moi-même. La marée m'attrape sans prévenir, personne ne peut me sauver. Comme j'aimerais me quitter. Le vide et le manque me rendent folle. Enfermée dans mon corps, une fillette de neuf ans me parle.

*Il faut que je tue. J'adore ça. J'ai commencé avec mon père. Je l'ai noyé dans le grand bain de la piscine municipale alors qu'il s'apprêtait à battre son record d'apnée. Il flottait comme une méduse. J'ai étouffé France sous la couette. Elle avait assez joué à la poupée avec moi, à mon tour. Enfin au calme, je lui ai mis du vernis bleu sur les ongles – elle n'aime que l'orange corail – avant de lui dessiner des ailes de papillon dans le dos. Cachée derrière la maison de l'éclusier, j'attrapais dans mon filet les zonards du canal, puis je les étranglais. Ça défoule.*

*J'ai éventré ma mère, je lui ai retiré les intestins. Elle ne gémit plus. Je suis une louve.*

Je me déhanche, m'enroule autour de la barre de pole dance, me cambre, me mords la lèvre inférieure, passe une main sur ma poitrine. Doux, félin, dominateur, avec la rage au ventre, joyeux : mon corps parle. Quand je ferme les yeux, des images multicolores remplissent ma boîte crânienne, elles s'accompagnent d'odeurs de plastique, d'acier, de sueur. Je vois des formes aux contours flous, orange, roses, rouges ou violets. Elles émettent des vibrations qui montent et descendent à la façon d'un électrocardiogramme. Je distribue des sourires et des clins d'œil pour alimenter les rêves de chacun. Dans combien de draps me glisserai-je cette nuit, soie ou coton ?

Phalanges tatouées de médailles, les doigts en éventail, je dévoile un regard qui change à chaque seconde : « Je te prends. Je vais jouir. Tu me possèdes. Tu vas avoir mal. Pas touche. Je te désire. » Dans les miroirs, j'observe chaque partie de mon corps. Des pièces de puzzle que j'essaye d'assembler. Chacun de mes membres a son moment de gloire, je les isole un à un avant de les réunir. Le bassin est la vedette. Fesses en arrière, main gauche au-dessus de la

droite sur la barre, tête légèrement inclinée, menton appuyé sur l'épaule, je me désarticule à la lumière des projecteurs.

Mes déplacements sont lents, j'impose mon rythme et ma respiration : je commande. 1 : le soutien-gorge tombe, 2 : coup de talon pour le virer, 3 : regard salle. String à paillettes, j'ondule, oscille, crépite, me soulève et me désagrège comme une flamme. Regard noir, je fais tourner mes nippons, des cache-tétons en forme de cœur, et provoque les filles accoudées au bar, déjà ivres, qui attendent leur tour. Je déteste les plus âgées à cause de leur savoir-faire, de leur assurance. Je me méfie de Kiki Gun et de Zora Swing.

Imperceptiblement, j'écarte les lèvres, contrôle ma respiration. Ma cage thoracique se gonfle. Je donne ce que je veux, finis toujours par tout reprendre. Je t'octroie un regard ou pas. C'est déjà une chance de respirer dans la même pièce que moi, de sentir mon souffle à quelques centimètres de toi. Je joue avec mon string, le descends, le remonte, l'abandonne enfin. Une main devant mon sexe, je balaye chaque table du regard. Je dévore une foule d'individus. Coup de hanche à droite, puis à gauche, un pas en avant, glissement rapide de l'autre jambe pour masquer mon sexe, j'accentue chaque geste. Mes mains caressent mon visage, font le tour de mes seins pour retrouver leur place, à ma taille. Mes doigts bougent avec délicatesse, des ailes de papillon qui se déploient et se referment. La fille à la perruque fuchsia se fait l'amour. Mon désir monte sur les tubes de Christina Aguilera, Shakira, Beyoncé, Britney Spears. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8. Je compte les temps. À chaque tour de barre, je visualise la grande comédienne que je serai demain. Qu'on me jalouse, me haïsse, m'admire. Je dois sortir de l'arbre généalogique des perdants.

La musique s'achève. Genoux et talons collés, je me baisse lentement, me cambre davantage. Soupir. Les pompons de ma

poitrine s'immobilisent. Un doigt sur la bouche. Je savoure ces dernières secondes, j'ai hypnotisé la salle, enfin, les trois paumés : un type en fauteuil roulant, un autre avec un casque sur les oreilles et un vieux en costume. Je les excite. La tension est palpable. Même mes cheveux fuchsia, aimantés par la barre, sont électriques. La sueur dégouline sous ma perruque, coule le long de mon dos. J'attrape le chiffon posé sur le comptoir, côté droit de la scène, essuie la transpiration de mes mains et de mon entrejambe sur la barre avant le passage de Lola Liberty. On se baptise avec des noms dignes des filles du Crazy Horse, mais nous sommes seules à les connaître. De toute façon, les clients ne nous appellent pas. Ils claquent des doigts, sifflent ou font un signe s'ils veulent une danse privée derrière les rideaux de perles. Je descends les cinq marches qui mènent à la salle, rôde autour des tables. Une bande de copines entrent dans le club, toutes identiques : blouson en cuir, minijupe, boots, pochette de marque. Ces filles viennent se divertir en début de soirée avant d'aller en boîte de nuit ou de rejoindre leurs copains à la sortie d'un concert. Elles payent leur place moitié prix et le patron leur offre une coupe de champagne, de la pisse de chat. Elles lui servent d'appât autant que nous pour attirer les hommes. Une main devant la bouche, elles gloussent, se penchent vers la voisine pour commenter nos danses et nos tenues.

Je me dirige vers le bar, m'assois sur un tabouret haut, attrape la bouteille de vodka et me sers le troisième shot de la soirée. Je n'attends pas que Seb me l'offre, il est assez radin sur les boissons avec les filles. Lola Liberty ne maîtrise pas ses descentes. Chaque fois, j'entends le choc sourd des talons qui s'écrasent sur le lino juste après le couinement de sa peau humide sur la barre de pole dance. Elle ne renouvelle pas sa chorégraphie, toujours sur la même musique. Elle a ses clients réguliers, elle pourrait les perdre si elle

cassait la routine. Sans la regarder, je peux vous dire qu'en ce moment elle est dos au public, penchée, elle tend son cul et joue avec la ficelle de son string. Ivre, elle perd l'équilibre, pose une main au sol avant de prendre une grande inspiration pour se relever.

J'ai envie de fumer un joint. J'attraperai Mouss à la sortie, l'homme bleu marine comme je l'appelle, il a toujours un petit quelque chose à me donner. La soirée va être longue. Encore sept heures à tenir. Il n'y a pas grand monde ce week-end, il fait beau, les Parisiens sont partis et les provinciaux ne viennent qu'en semaine. Notre milieu est le thermomètre des humeurs sociales. On sait si le pays va bien ou non. Nous sommes les premières atteintes par les grèves, les épidémies ou les restrictions budgétaires. En plus d'être danseuses, nous sommes sociologues et psychologues.

Des cris montent du sous-sol, nos coulisses aménagées dans une cave humide. Pour la énième fois, Kiki Gun s'embrouille avec le patron. Elle arrive tout le temps en retard à cause de sa fille. Elle attend qu'elle dorme avant de pouvoir s'éclipser et venir travailler. Kiki ne se laisse jamais démonter par le patron, elle a des atouts indéniables. Elle le sait. Il le sait. Lola Liberty, Coco Vanille, Zora Swing, Miss Saïgon, Bella Poison, Lili Butterfly et moi, pendant ce temps nous nous chargeons de divertir la salle, de camoufler les insultes, d'envelopper les clients de sourires et de sous-entendus. Entre nous, on s'effleure, on se susurre des mots doux, on se respire. Objectif : faire bander, mouiller, forcer le désir du client. On le nourrit de fantasmes. Qu'il comprenne pourquoi il a payé et ne regrette pas sa soirée. Et surtout, qu'il revienne.

Vingt-trois heures. Mes souvenirs cognent dans ma boîte crânienne comme les glaçons de mon whisky. Je pense au rendez-vous demain à dix-sept heures. Après des années d'errance, je vais enfin poser mes valises, avoir un chez-moi si l'entretien avec Odette

se passe bien. Alexandra, une connaissance du Cours Florent, m'a dit que sa tante de quatre-vingt-neuf ans demandait un peu de compagnie en échange d'un loyer modeste. Fini la tournée des canapés, des squats et des hôtels de passe. J'aurai un placard, un côté du lavabo, une étagère dans le réfrigérateur et je dormirai dans mon odeur.

— Il te veut, murmure Zora Swing à mon oreille tout en m'indiquant le vieux du fond.

Perdue dans mes pensées, je ne l'avais pas vu. Je décolle mes fesses humides du tabouret, bois une gorgée d'eau avant de trouver l'équilibre sur mes échasses. Je jauge la distance à parcourir pour le rejoindre, le nombre d'obstacles à contourner. Les odeurs de transpiration et d'alcool fermenté que les filles recrachent dans les plantes pour rester à peu près sobres me prennent à la gorge. Je dois décrocher mon audition de fin d'études sinon je meurs. Mes grands yeux noirs dévorent le type. Sourire de Barbie pétée, j'avance doucement. D'un coup, mon pied se prend dans la lanière d'un sac posé au sol. Perte d'équilibre, je tombe sur une des filles du groupe, renverse sa coupe de champagne. Son chemisier blanc dévoile la dentelle du soutien-gorge. Elle hurle. Je m'appuie sur son épaule pour me relever, elle dégage ma main. Sa copine essuie son décolleté, elle s'énerve, se met debout. Face à face, on se dévisage. Son joli minois se déforme, ses lèvres tremblent, je vois bien qu'elle se contient pour ne pas se jeter sur moi. D'un mouvement de tête, je balaye mes cheveux qui frappent son visage. Elle fait un scandale, réclame un remboursement et un geste du patron. Elle obtient tout. Gorge nouée, je m'éclipse.

Coulisses. J'enfile legging, baskets. Du revers de la main, j'essuie mon rouge à lèvres irisé noir. Je retire mes faux cils, me démaquille. À demain Any-Doll. Place à mes cheveux ondulés blond vénitien, ma

peau translucide, mes yeux noirs. Les filles disent que je ressemble à une poupée Corolle. Max arrive dans la loge, il me crie dessus à cause du verre renversé. Je le regarde dans le miroir entouré d'ampoules. Je suis habituée à ses colères. Je fourre perruque, sous-vêtements, oreilles de Minnie et auréoles d'ange inutilisées dans mon sac de sport. J'enfile mon sweat-shirt à capuche, bouscule Max en bas de l'escalier. Il m'attrape au passage :

— Je te laisse encore une chance.

Paroles en l'air, il le dit chaque fois. Je reviens toujours. Je monte les marches deux à deux. La porte en fer claque, pluie fine, vent.

— Salut Mouss.

— Déjà ? Il n'est même pas minuit.

Il glisse un joint dans ma poche, me laisse partir. Boulevard de Clichy, musique à fond dans les oreilles, je tire sur mon joint, trace jusqu'à l'hôtel de la rue d'Hauteville.

Avant de m'endormir, je répète le texte de Blanche dans *Un tramway nommé Désir* : « *Tant pis ! J'ai apporté de jolies robes, et je les mettrai. Je suppose que tu espères que je vais aller m'installer à l'hôtel, mais non, je ne vais pas aller à l'hôtel. Je veux être près de toi, il faut que je sois avec quelqu'un, je ne peux pas rester seule... parce que... comme tu t'en es peut-être aperçue, je ne vais pas très bien.* »

Seize heures cinquante. Grand soleil place Gustave-Toudouze. À mi-chemin entre Pigalle et Saint-Georges, cette place est une frontière entre la zone des sex-shops, des putes et des camés, et celle des théâtres, de la bourgeoisie, des chérubins blonds. Trois bancs, un kiosque, des lampadaires anciens, style lanternes, une fontaine Wallace, une colonne Morris, des marronniers, cinq restaurants. C'est ici, au numéro 2, qu'habite Odette Steiner, née en 1921 à Chaumont. Odette a connu la crise de 1929, la Seconde Guerre mondiale, le Front populaire, l'exode, l'Occupation, le droit de vote des femmes, l'épidémie de polio, la bataille de Diên Biên Phu, la guerre d'Algérie, Mai 68, la pilule, la légalisation de l'avortement, Mitterrand, Tchernobyl, l'apparition du sida, l'an 2000. Elle a enterré ses parents et ses trois frères. Il ne lui reste plus que sa petite-nièce qui vit à l'étranger. Je sais par Alexandra qu'Odette a fait partie de la chorale de Notre-Dame-de-Lorette, d'un atelier de mosaïque et d'un club équestre. Elle participait activement à la vie du 9<sup>e</sup> arrondissement en envoyant des lettres à la mairie avec ses recommandations, suggestions ou plus souvent des critiques. Désormais elle ne sort plus guère. Doyenne de son immeuble, elle n'hésite pas à rappeler les règles de vie en communauté à ses

voisins. D'après Alex, avec sa tante, faut filer droit. La vieille femme a du caractère, ce n'est pas simple de se la mettre dans la poche.

Pour rencontrer Odette, je me suis préparée comme pour une audition. Je me suis levée tôt, j'ai pris une douche froide avant d'essayer plusieurs tenues et regards : un véritable rôle de composition. Naturelle, une queue de cheval, tatouages des phalanges camouflés, pas de boucles d'oreilles. Il me faut cette chambre, un endroit à moi avec une porte, je suis lasse des salons, des canapés, des sacs de couchage, des cabines de bateaux et des sous-sols d'hôpitaux. Depuis que je suis montée à la capitale, j'ai enchaîné les logements à Montreuil, Créteil, La Courneuve. À Montreuil, j'habitais rue de Paris. La vraie vie me narguait de l'autre côté du périphérique.

Les fenêtres des immeubles alentour sont ouvertes, une odeur de lessive s'en échappe. Ici tout est propre et léger, les gens sont bien habillés, décontractés mais pas trop, les femmes portent le carré court, les bébés vêtus d'une marinière gigotent dans la poussette dernier cri. L'entrée se trouve entre deux restaurants. Odette est accoudée à son appui de fenêtre, au premier étage. Cheveux courts blancs, chemisier sous un pull bleu, derrière ses lunettes rondes elle observe les gens aux terrasses et les gosses qui jouent sur la bouche d'aération du métro. La tête rentrée dans ses épaules carrées, elle ressemble à une chouette sur son perchoir. Elle regarde sa montre. Dix minutes d'avance. Déjà, elle m'attend. Ses yeux se posent sur moi, froncement de sourcils, lèvres pincées. Est-ce que je corresponds à la description de sa nièce ? Trop tard pour faire demi-tour, et pour aller où ? Grande inspiration, je fais un signe de la main à Odette. D'un pas rapide, je me dirige vers la porte, compose le code d'entrée. Je reluque la boîte aux lettres à son nom, mademoiselle Steiner, bientôt, j'y ajouterai le mien. Des journaux

dépassent de la fente, *Le Pèlerin, La Croix*. L'interphone grésille. Je pousse la porte vitrée, jette un coup d'œil dans le miroir du hall. Mon chemisier est froissé. J'humecte un mouchoir avec ma salive et frotte mes baskets grises. Je tapote mes joues, mon teint est blafard. Déjà, des petits cheveux dépassent de ma queue de cheval. Odette se tient sur le seuil, agrippée au chambranle de chaque côté. Nous nous dévisageons. Elle m'invite à entrer. Ça sent la lavande et la naphthaline, l'odeur de la mort, alors qu'au Pussy's ça pue la vie : la transpiration, les préservatifs parfumés à la fraise, le sperme. J'ai l'impression d'être une veilleuse qui se promène entre deux mondes. C'est la première fois qu'Odette reçoit une possible locataire. Elle me le fait savoir, c'est l'idée d'Alexandra, pas la sienne, même si elle n'était pas contre. Depuis quelques mois, elle s'est mise à avoir peur la nuit, les démarchages téléphoniques l'exaspèrent, les escrocs pour changer sa chaudière pullulent, la solitude lui pèse. Elle voit ses copines perdre la tête, partir en maison de retraite quand elles ne décèdent pas avant. Odette a perdu l'appétit et sa joie de vivre. Inquiète, Alex a contacté le médecin qui lui a prescrit une pilule magique. Depuis, elle va mieux, mais ce n'est pas encore ça.

Je retire mes baskets dans le vestibule rouge tandis qu'elle ferme la porte à clef. On dirait l'entrée d'un bordel, moquette rouge, lustre en cristal, miroir. Tic-tac-tic-tac, j'entends une pendule au loin. Odette m'entraîne dans la salle à manger. Je suis au milieu d'un cimetière ; partout des fleurs séchées, des croix, du buis, des photos de papes, des portraits en noir et blanc. Je frissonne. La petite voix jaillit d'un coup.

*Tu crois vraiment que tu vas duper la vieille avec ta tête d'ange ? Ton regard te trahit. Ces griffures dans ton cou et sur tes poignets, ce sont celles d'un chat peut-être ?*

Tais-toi. Je serre les poings, les ongles rentrent dans ma peau. Nous nous asseyons autour de la grande table de la salle à manger. Odette a préparé ses questions, elle se relit. Mon regard est attiré par la vitrine derrière elle. Sur les étagères trônent des animaux en verre de toutes les couleurs et collés les uns aux autres. Ils ruissellent de lumière. Odette tapote son stylo Croix-Rouge sur le bloc tout en me fixant. Je me concentre. Elle pose des questions, note mes réponses d'une main tremblante. J'essuie mes paumes moites sur mon jean. Elle m'interroge sur mon parcours. Je prends une grande inspiration. Dire la vérité ? Née en 1990. Morte en 1999. Renaissance un 1<sup>er</sup> novembre 2009 au fond d'un TGV. À dix-neuf ans j'ai troqué la Lorraine pour Paris. Un baluchon, une parka militaire et un bonnet pour couvrir mon crâne rasé. Je prétends être orpheline, seule survivante d'un accident de voiture. Hélène et Philippe, mes parents, sont morts et enterrés. Je ne lui parle pas de mon passé jeté au fond du baluchon : Toul, les caresses de France quand j'avais neuf ans, le corps de ma mère malade, les bouteilles de whisky de mon père planquées dans le garage, l'hôpital psychiatrique, les squats, le froid, la solitude, l'ennui, la prostitution, les forêts et les champs à perte de vue, les fermes désolées, les fêtes à la baraque de chasse, les cuites au vin rouge et à la mirabelle chez Tata Ricard. Une déchèterie de souvenirs.

Un sourire se dessine sur ses lèvres, mon rôle de martyr lui plaît. Immédiatement, elle me baptise Zoline. Elle dit que je pourrais être l'héroïne d'un roman de Zola et puis, de toute manière, elle n'aime pas mon prénom. Odette marque une longue pause comme si elle attendait un signe de rébellion, rien. Elle poursuit notre échange, décide quand j'ai le droit de parler, m'interrompt, change de sujet. Je fais de mon mieux pour la suivre et répondre, en élève modèle.

— Côté alimentation, y a-t-il des produits que tu n'aimes pas ?  
me demande-t-elle.

Nonchalamment, elle tripote de sa main gauche une jument en verre jaune bouton-d'or, le seul animal qui ne se trouve pas dans la vitrine. Je ferme ma veste, croise les bras.

— Non, je ne suis pas difficile, j'aime tout.

— Bien. Des allergies ?

— Non.

— Alexandra m'a dit que tu faisais du théâtre, ça te prend beaucoup de temps ?

— Trois matinées par semaine, des répétitions en soirée.

Je ne vais pas lui dire que je m'effeuille à la nuit tombée pour gagner ma vie. Je me lance dans un long monologue sur mes cours, les rôles que je répète, le travail exigeant que cela demande, le diplôme de fin d'études dans vingt-six mois, le Graal. Odette me coupe la parole :

— J'ai besoin d'une présence régulière. Tu pourras assumer ?

— Oui.

— Le loyer est de quatre cents euros, tu arriveras à payer ?

— Oui. Je donne des cours de français et d'art dramatique.

Manuela, ça compte comme une élève, non ? Elle est dans la même classe que moi à Florent. Elle est brésilienne, le courant est tout de suite passé entre nous, c'est elle qui m'a trouvé le job au Pussy's. En échange de cours de français, elle m'apprend à danser, à trouver les bons plans pour acheter de la lingerie pas chère.

— Tu as des passions ?

— J'aime les vieux films.

J'ajoute après un temps :

— Et les animaux.

Odette se lève, se dirige vers la fenêtre.

— Le loyer est à régler le premier du mois, en espèces, dit-elle en me tournant le dos. Si les voisins te croisent, nous dirons que tu es ma nièce, Zoline, que j'héberge le temps de ses études. Est-ce que cela te convient ?

Je hoche la tête.

— En échange de ce loyer modeste, tu devras partager les repas avec moi, faire les courses de temps à autre, aller à la pharmacie, effectuer quelques tâches ménagères et surtout, le principal, dormir ici. Toute cette faune qui braille sur la place la nuit ne me rassure pas.

Marché conclu. Je ne ressemble pas à la jeune fille de bonne famille qu'elle espérait, mais je viens de l'Est comme elle. Et entre gens de l'Est, on s'entraide. Surtout quand on est une fervente catholique et une ancienne assistante sociale. C'est qu'elle a dû en voir des brebis égarées.

Visite de l'appartement. Elle vit dans un décor de théâtre. Ici le temps s'est arrêté : moulures, fissures, papier peint aux motifs en relief qui couvre aussi les portes, tapisseries aux murs, méridienne, chandeliers, plantes grasses, bustes en plâtre, napperons, mosaïques. Son père a acheté l'appartement en 1945. Odette y vit depuis l'âge de vingt-quatre ans. Elle n'en est jamais partie. Elle m'entraîne dans la « chambre bleue » qui sera la mienne, au fond du couloir sombre et étroit. La main sur la poignée dorée, elle entrouvre la porte, puis la referme en souriant comme une enfant qui va partager un secret.

— C'était ma chambre. J'occupe celle de ma mère à présent, en face, dit-elle.

Elle ouvre enfin la porte en grand. La pièce est encombrée d'objets. Il y a un canapé Louis XVI, cinq fauteuils assortis et deux chaises Lorraine. Véritable boudoir de Marie-Antoinette.

— Je pourrais y organiser des représentations privées, dis-je sur le ton de la plaisanterie.

— On ne peut pas s’asseoir, me prévient Odette. Quand ce n’est pas un accoudoir cassé, c’est l’assise ou le dossier.

Elle n’aime pas jeter. Odette est très fière de sa commode, elle appartenait à Sarah Bernhardt, paraît-il. Elle appelle cette pièce la *chambre bleue* à cause des rideaux, du dessus-de-lit, des coussins et du drapé recouvrant le canapé, tous bleu ciel et cousus par feu sa mère. Il y a encore des affaires d’Odette : un portrait d’elle sur un court de tennis, une autre vitrine remplie de souvenirs de voyages humanitaires et de pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle ou Lourdes et une croix avec du buis glissé derrière. D’un air mutin, Odette ouvre une porte qui donne sur son *foutoir*. Valises, berceau, jambes en bois encombrent ce débarras d’une taille importante. La chambre est grande mais le lit petit. Je ne risque pas de ramener quelqu’un pour une nuit. En poussant les meubles, je devrais pouvoir répéter mes chorégraphies et mes scènes de théâtre. Je vais devoir trouver un endroit pour ma perruque et mes accessoires, et d’abord enlever la poussière. Il est clair qu’Odette utilise la chambre comme extension du *foutoir*. Je n’ai plus qu’à aller chercher mes affaires. La putain va s’installer dans le boudoir.

D'habitude à cette heure je suis au Pussy's, mais pour mon premier soir chez Odette, je ne peux pas la laisser seule. Kiki Gun et Zora Swing vont séduire mes clients, elles sont capables de leur dire que je suis malade. Quand ils me reverront, ils ne m'appelleront pas pour une danse privée, de peur d'être contaminés. Une danse de cabine rapporte un paquet de blé, derrière les rideaux de perles il y a toujours moyen de se faire du fric discrètement sans que ça passe par la poche de Max.

Nous dînons à la cuisine, sur la table en bois recouverte d'un plastique imitation marbre. Odette a cuisiné sa spécialité, sa soupe *vas-y-fous-tout* aux odeurs de poireau et à base de restes de légumes, de fromage et de viande qu'elle sert dans des assiettes creuses ébréchées. Chez elle, tout est rafistolé. Elle m'a proposé un verre de vin, une lichette pour la forme. De la piquette. Je me resservirais bien. On est loin de mon débit au Pussy's. Là-bas je bois beaucoup et recrache peu, j'aime cette sensation de flottement. Je pousse le client à consommer. Plus il dépense, plus il est ivre, moins il bande. À la fin, il ne sait plus pour quoi il paye. C'est en début de mois qu'on bosse le plus, les gens viennent de recevoir leur salaire, c'est le moment de les faire casquer. C'est qu'il en faut des soirées et des clients pour payer mes cours de théâtre et un loyer. Quand je suis

performante, j'ai du bonus pour les fringues, perruques, sous-vêtements, maquillage, faux cils, faux ongles, huiles pour le corps, shampooings nourrissants et démaquillants de qualité. Je veux que ma peau soit souple et fraîche, j'achète mes produits en parapharmacie. Je dépense aussi beaucoup en places de théâtre, je vais souvent à la Comédie-Française. Je vais devoir travailler plus dur la semaine prochaine si je veux rattraper cette absence.

Je débarrasse suivant les instructions d'Odette. Je fais la vaisselle à l'eau froide, le chauffe-eau ne fonctionne plus, tandis qu'elle consulte son agenda. Elle me détaille tout : messes, kiné, appels, renouvellements d'ordonnances. À vingt et une heures, Odette choisit un reportage animalier sur Arte. Des images me reviennent de mon séjour en psychiatrie. Les patients bavaient devant les accouplements de bestioles diverses. Il y avait toujours un schizo qui se tripotait en poussant des cris de sanglier. Il aurait déraciné une forêt. Dans un premier temps, les autres riaient, leurs ventres se soulevaient en cadence. Puis la contagion masturbatoire se répandait, faisant le tour de la pièce. Quand elle m'atteignait, je me mettais à transpirer, je ne supportais plus mon odeur, j'avais le dos et l'intérieur des cuisses trempés. Les médicaments me clouaient au canapé en mousse, impossible de me soulager, mais je mouillais. Je bandais, mes lèvres gonflées frotaient contre ma culotte humide. N'importe qui aurait pu me prendre, malade ou infirmier.

Vingt-deux heures trente, extinction des feux, Odette dans sa chambre, moi dans la mienne. Cela fait des années que je ne me suis pas couchée avant minuit. Dans mon boudoir Louis XVI, je sors ma perruque fuchsia, la dépose sur le dos de la chaise Lorraine, je la peigne. Je me souviens du jour où elle m'a choisie. Boulevard de Clichy, j'étais sur le trottoir, attendant l'heure de ma première séance au Pussy's. Derrière une vitrine, une cinquantaine de têtes de

mannequin, visages identiques : yeux écarquillés, pupilles turquoise, cils immenses, nez fins, moues boudeuses, différenciées par leurs perruques. L'une d'elles m'hypnotisait, sa couleur fuchsia captait toute la lumière. Ses longs cheveux bouclés descendaient en cascade, camouflant le mannequin du dessous. Je suis entrée dans la boutique, j'ai demandé à la vendeuse de l'essayer. À peine posée sur mon crâne, elle a diffusé une force qui pénétrait chacun de mes organes. À cet instant, une veine sur ma tempe est apparue, saillante, vibrante, pleine de vie. J'avais rencontré Any-Doll. Ce soir, elle me manque. Quand je suis elle, je ne pense plus. Elle me rend puissante.

La rumeur des terrasses me tente. Qu'à cela ne tienne, moi aussi je peux faire la fête dans mon boudoir. J'enfonce mes écouteurs, *Mary* de Black Bomb A, un groupe de metal. Je chante en play-back en me regardant dans le miroir. La lumière des réverbères éclaire ma chambre, les persiennes en bois sont bloquées. Les rideaux laissent entrevoir un jour, je les réunis avec une pince à cheveux. Vingt-trois heures, impossible de dormir. Je pourrais voler un comprimé de Stilnox à Odette, ça m'aiderait. J'ai vu qu'elle en avait dans le panier en osier de la cuisine. La tentation de boire est grande, mais il faudrait prélever dans sa bouteille. Nous ne sommes pas encore assez familières. Le lit tangué, aucune position ne me convient, les ressorts pénètrent mon dos. Je m'emmêle dans les draps, la couverture moutarde me gratte. Je préférerais une couette lourde qui m'étoufferait tel un corps chaud. Je m'enroule autour du polochon comme je le faisais enfant, puis adolescente avec les hommes. Jésus avec son buis me fixe. Ma mère renouvelait chaque année le buis. Glissé derrière la croix dans l'entrée, il tombait quand on claquait la porte. Elle le remplaçait chaque fois, l'escabeau était toujours sorti. Je me demande bien ce qu'elle pouvait lui raconter

au Seigneur : mes tentatives de suicide, son amour caché avec Paco, les retours difficiles de mon père après ses missions à l'étranger. J'ai toujours refusé de l'accompagner à la cathédrale, j'aimais mieux glander dans le cloître. D'un bond je me lève, décroche le crucifix et son buis fané, et les balance dans le premier tiroir de la commode Sarah Bernhardt. Je fouille dans mon baluchon. Elle est là, au fond, la plume de paon subtilisée à ma mère pour vaincre le mauvais œil. Je la placarde à la place. J'ouvre les fenêtres, vent frais. Je frissonne. Je fumerais bien un joint dodo, mais Odette me grillerait. Bruits de couverts, de bouteilles que l'on jette, musique au loin, des rires, des éclats de voix, et moi, je suis là dans la pénombre, enfermée chez une vieille. J'envoie un message à Mouss :

« *Il y a du monde ?* »

« *Oui, beaucoup.* »

Mais pourquoi ai-je raconté un bobard à Max ? Je lui ai dit que j'avais des règles douloureuses. J'aurais pu y aller plus tard sans réveiller Odette. Prétexe idiot, je n'ai plus mes règles. Mon gynécologue dit que je suis atteinte d'aménorrhée et qu'elles reviendront quand j'arrêterai mes phases d'anorexie. Si Max en parle aux filles, elles démentiront. Au club, on se connaît par cœur. On passe notre vie à poil, collées les unes aux autres dans la loge. Les poubelles regorgent de tampons et de serviettes hygiéniques, nous sommes capables de dire à l'odeur quelle fille est dans sa période.

Je tourne en rond dans ma chambre, je gratte les pétales en relief du papier peint, une habitude de fillette, il faudrait que j'écrive. J'ai toujours préféré l'écriture à la parole, c'est plus simple. Somnambule parfois, je découvre mes notes au réveil, elles n'ont aucun sens. Gamine, ma mère me retrouvait sur le parking en train d'écrire à la craie ou avec un caillou, j'inventais déjà des histoires, elle me recouchait et me serrait fort dans ses bras.

En fouillant au hasard dans le foutoir, je découvre qu'Odette y planque une réserve de mirabelle. Je bois au goulot, deux gorgées, la chaleur me monte aux joues. À la lueur orangée de l'abat-jour, je retire mon pull. Mes seins sont fermes. Je les tiens dans mes mains, les pince, ils pointent. Ils sont beaux. Je retire mon legging et mes chaussettes. J'ai toujours froid aux pieds. Ma culotte glisse le long de mes jambes, j'observe ma chatte épilée, un sexe de fillette. Les clients détestent les poils, moi aussi. Les trois miroirs dorés capturent ma silhouette : de dos, de face, de profil. Les esprits se régalent. J'enfile ma perruque fuchsia, je ferme les yeux, ma poitrine se gonfle, je souffle. Je passe la tête dans le couloir, personne. Chandelier à la main, je sors nue, boucles roses en cascade sur mes épaules. Je m'arrête à la porte d'Odette, elle ronfle, radio allumée. Je marche sur la pointe des pieds, le parquet grince, les bibelots et les animaux en verre tremblent sous mes pas. Je fouille. Je ne cherche rien de précis, je veux en savoir davantage sur ma logeuse, le besoin irrépressible de la renifler. Doucement, j'ouvre les tiroirs d'un secrétaire, ils sont remplis de cartes postales associatives, de stylos, de calendriers, de cadeaux pour tous les dons qu'elle fait, de piles de faire-part de naissance, de mariage et d'avis de décès, d'appareils photo jetables. Odette collectionne les agendas depuis 1945, année de son emménagement à Paris. Je jette un coup d'œil, une écriture en pattes de mouche et des dessins d'animaux ici et là. Un cheval orne chaque 1<sup>er</sup> novembre, identique d'un agenda à l'autre. Je sursaute, Odette tousse. Je reste immobile un temps, écoute sa respiration. Les ronflements reprennent de plus belle. Je poursuis ma fouille. Un autre tiroir est consacré aux médicaments : antidépresseurs, laxatifs, diurétiques, antidouleurs, somnifères. Pas d'autres trouvailles. De tout l'appartement, c'est la petite ménagerie qui me fascine le plus. Je pourrais rester des heures à l'observer.

Doucement, j'ouvre la vitrine, dépose un à un les animaux dans ma paume, les étudie avec la plus grande attention. Leurs reflets changent selon les angles de vue, certains semblent s'éteindre, d'autres, au contraire, ravivent une flamme plus brillante encore.

*Si la vieille te chope, gare à toi.*

Délicatement, je les replace et m'éloigne. Je déambule dans l'appartement, passe de pièce en pièce, fesses et seins à l'air. Comme un chien, je marque mon territoire, je pose mon cul sur les tables, les chaises, les fauteuils. J'y laisse mon odeur. Je renifle l'intérieur des placards, les étoles d'Odette, les coussins. Je m'imprègne du moindre recoin. Dans la cuisine, j'effleure les couverts, les assiettes, pose les lèvres sur chaque verre. Je chope la bouteille de gamay avant de me diriger vers le salon, vue sur la place. Je me sers dans un verre en cristal de Baccarat. Je joue à la dame dans ses appartements. Les lumières du dehors font luire ma peau. Je me promène devant les voisins encore debout, distinguent-ils ma silhouette éclairée à la lueur d'une bougie ? Quand ils s'approchent de leurs fenêtres, mon cœur s'accélère, les vagues dans le bas-ventre me chatouillent. Je fouette leurs visages avec mes cheveux, la sensation d'être sur scène. Le voisin du premier, dans l'immeuble d'en face, fume une cigarette sur son balcon. Je le fixe, ne le lâche pas du regard. Mes mains effleurent mon ventre, je joue autour du nombril. Puis elles descendent à l'intérieur de mes cuisses. Soudain, une porte s'ouvre dans la salle à manger. Vite je me lève, j'éteins la bougie, m'accroupis derrière le fauteuil. Aux aguets, j'écoute. Bam ! Bruit sourd de chute. Je sursaute. Odette s'est pris les pieds dans le tapis, elle est tombée et gémit. J'hésite à la rejoindre, mais je suis nue, j'ai ma perruque. Je ne bouge pas. Un temps, puis j'entends les

animaux en verre tintinnabuler dans la vitrine et ses pas hésitants, elle s'est relevée et s'enferme dans les toilettes. Je sors de ma cachette, fonce dans le couloir, heureusement la radio est restée allumée dans sa chambre. Je m'enferme dans mon boudoir, fourre ma perruque dans le sac de sport, enfile mon pull et ma culotte. Cheveux ébouriffés, rose aux joues, j'ai la tête d'une gosse qui a fait une bêtise ou d'une femme après l'amour. J'attire beaucoup de clients grâce à mon visage de fillette en âge de baiser. Je saute sur le lit, assise sur mes genoux, je suis en alerte. Au loin, la chasse d'eau, puis un rai de lumière sous ma porte, Odette s'arrête devant ma chambre. Je vois son ombre glisser sur le seuil. Je retiens ma respiration, tire doucement les draps sur moi. Odette ouvre un placard dans la salle de bains, le robinet coule. Elle tire une chaise, un emballage se déchire. Elle se désinfecte. Dans quel état vais-je la retrouver ? Dix minutes plus tard, elle regagne sa chambre, cherche une autre station, de la musique classique à présent. Quand est-ce qu'elle dort ? Mon portable bipe. Vite, j'active le mode silencieux. Un sms de Manuela :

« *Chérie, tout va bien ? Adrien est là, il t'attend.* »

Je ne peux pas louper cette soirée, Adrien est un gros client, il paye trois à quatre danses privées. En plus, il est respectueux. Je l'aime bien. Il sait que je fais ça pour payer mes cours de théâtre. C'est le seul client au courant, le seul qui s'intéresse à ma vie en dehors du club. Jean, baskets, trousse à maquillage, sac. À pas de louve, je quitte l'appartement. Le vent fouette mon visage, je revis. Je cours, traverse la place, remonte la rue Frochot. La faune est sortie, le boum-boum des clubs résonne dans tout le quartier. La rue. Enfin chez moi.

J'aime Paris, j'embrasse ses défauts, j'accepte sa cruauté, les promesses qu'elle ne tient pas. Paris me rattrape toujours. Si elle sent que je la quitte, elle m'offre une vue, une image, un espoir, alors je reste. Je suis sa maîtresse, je baise ses pieds, ses lèvres au réveil, son haleine alcoolisée, son corps en sueur. Elle m'hypnotise. Je suis droguée à son parfum. Quand on y a goûté, on ne s'en délivre jamais. Je suis sa prisonnière. J'ai au moins réussi ça : habiter dans le plus bel endroit du monde. Toutes les nuits passées dehors à errer ne m'ont pas dégoûtée de la ville. Les rues, les quais, les ponts, les escaliers accueillent mes pas et mon souffle. Je raffole des odeurs de goudron, de pots d'échappement, de la Seine, des rues pavées. Ça me change de Toul et de ses ruelles désertes où même les rats s'ennuient. Paris est un cocktail qui se boit à toute heure. Je me fonds dans son décor, je veux lui plaire, qu'elle m'adopte, devenir son enfant. J'apprends vite les codes. Je fais tout pour m'intégrer, je suis plus parisienne que les Parisiens de naissance. Je renie mes origines, efface mon accent de l'Est. Je suis l'Algérienne, la Marocaine, la Libanaise, la Camerounaise, la Malienne, la Pakistanaise. Je suis la Lorraine. Je suis toutes ces femmes qui rejoignent le territoire de la Dame de fer. Je suis blonde, blanche, française, mais je me bats comme une étrangère pour les mêmes

droits, pour une place ici. On finit par se retrouver sur les bancs de Pôle emploi, à demander des aides, à tapiner. Elles, on les excuse de ne pas parler français, d'être nées au mauvais endroit, on imagine aisément leurs souffrances, leurs viols, la traversée de la Méditerranée. Moi, on me dit que je n'ai pas fait d'efforts, qu'il est temps que j'y mette du mien.

— Alors, c'est à cette heure-ci qu'on arrive ! me lance Rabah, un grand gaillard à barbe blanche, grosse bedaine, tout sourire.

C'est le Libanais à côté du club. Une à deux fois par semaine, il m'offre des mezze, du taboulé, du houmous, des sambouseks, des kebbés, je les laisse dans la loge pour les filles. Rabah adore discuter, il m'arrive de venir en avance pour boire un thé à la menthe avec lui. Mais ce soir je lui fais mon signe de tête qui veut dire : « Pas le temps, on se capte plus tard, ça va toi ? » Rabah lève le pouce, je trace. J'arrive au Pussy's. Mouss m'accueille de son large sourire ultra blanc, un néon à lui tout seul. Mouss, ce n'est pas Paris qu'il aime, c'est le 19<sup>e</sup>, entre sa cité des Orgues de Flandre, le canal de l'Ourcq, les Buttes-Chaumont, Stalingrad, et au centre de l'univers, le café à l'angle de la rue Riquet. Il m'appelle la petite Chinoise blonde car il trouve que je trime comme les Asiatiques.

Manuela, alias Coco Vanille, est sur scène. Elle m'a adoptée comme elle aurait adopté un chat de gouttière et c'est elle qui m'a traînée un soir jusque chez Mouss pour qu'il me trouve une place au Pussy's. Il n'était pas chaud, mais elle a insisté. Manuela ne s'embarrasse pas avec la conjugaison et la construction des phrases. Elle roule les « r » en sortant la langue comme si elle allait t'embrasser. Elle est très tactile aussi. Elle parvient toujours à ses fins. Max ne lui fait pas confiance. Il a grillé qu'elle donnait son numéro aux clients lors de ses passages en cabine et les recevait chez elle, un manque à gagner pour la boîte. Il ne peut pas la virer,

Manuela représente son quota Amérique du Sud. Autant il remplace en un claquement de doigts la Chinoise, l'Africaine et la Roumaine, autant il peut difficilement dégoter des Brésiliennes. Gaulées comme elles sont, elles atterrissent illico dans les clubs des Champs-Élysées, puis se mettent à leur compte comme *escort*.

Mouss s'est retourné.

— Tu viens d'où ?

— Toul, à côté de Nancy, en Lorraine.

Il est remonté chez lui sans un mot.

Je me suis pointée tous les jours jusqu'à ce qu'il flanche. J'avais trop besoin d'argent. Octobre arrivait, plus de thune pour payer le Cours Florent. Pas question de retourner chez les parents. J'ai bien essayé de travailler dans la restauration, mais que ce soit pour le service ou la plonge, je n'étais pas douée. Pas de bac, pas de formation, le strip-tease était la solution. Un jour, il m'a attrapée par le col et m'a fait monter chez lui. Il a essayé de me baiser, je l'ai giflé, on a fumé, parlé un bon moment. Il a fini par céder et Max m'a embauchée. Any-Doll est née. Je ne sais pas qui m'a trouvé ce nom.

En coulisses, je colle mes cache-tétons, enfile mon string brodé, ma robe noire transparente et ajuste ma perruque. Un coup de rouge à lèvres irisé noir, je suis prête. J'ai une démarche d'éléphant avec mes plateformes dans l'escalier en fer, heureusement, la musique couvre mes pas. Immédiatement, je me dirige vers la table numéro six, la table attitrée d'Adrien. Il est en train de se lever. Je pose une main sur son avant-bras :

— Tu pars déjà ? La soirée ne fait que commencer.

— Je ne peux pas rester, ma femme vient d'accoucher.

Je m'approche, glisse un doigt entre deux boutons de sa chemise tout en collant mon bassin contre sa hanche. Je respire son parfum

aux notes orientales. Je soupçonne sa femme de vaporiser son parfum sur ses vêtements. Pense-t-elle vraiment éloigner les putains de Pigalle et les louves affamées du quartier ? Il pose une main sur mon dos nu, déplace une mèche fuchsia pour mieux embrasser mon cou. Visage tourné vers la scène, je contemple Manuela. Elle enchaîne des figures dignes d'une circassienne sur la barre de pole dance. Elle a la tête à l'envers, nos regards se croisent. Elle m'envoie un baiser, un de ceux qu'on lance aux enfants pour guérir une blessure. Je suis absorbée par les prouesses de Coco Vanille, Adrien en profite pour me faire un suçon dans le cou, propriété privée. Je le connais, l'idée qu'un autre me touche l'insupporte. Je passe la main dans ses cheveux bouclés châains et le tire en arrière.

— J'espère te voir la semaine prochaine, dis-je avec la moue enfant battu, celle qui le fait craquer.

— Si tu es sage, miss.

Il s'éloigne. Je déteste qu'on m'appelle miss, c'est pire que de ne pas avoir de prénom. Allez ma fille, ressaisis-toi, tu tires une de ces tronches. Hop hop hop, un autre client, je ne peux pas perdre cette soirée. Je siffle le fond de whisky d'Adrien, il a dû en boire beaucoup pour ne pas terminer celui-ci. Je sursaute, Max me frôle, me susurre :

— Je vois que tu n'as plus mal au ventre ? Occupe-toi des clients dans la salle. Les filles ont programmé leur ordre de passage, il n'y a plus de place sur scène.

Couverture

Titre

L'autrice

Dédicace

Exergue

2 place Gustave-Toudouze. Au premier...

Première année. Blanche

La perruque fuchsia danse sous...

Seize heures cinquante. Grand soleil...

D'habitude à cette heure je...

J'aime Paris, j'embrasse ses défauts,...

Table des matières

Copyright

De la même autrice

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard  
5 rue Gaston-Gallimard  
75328 Paris cedex 07 FRANCE  
[www.gallimard.fr](http://www.gallimard.fr)

[Page 25](#) et alii : Tennessee Williams, *Un tramway nommé Désir*  
© 1947 The University of the South, renewed 1975 The University of the South.  
Pour la traduction française © Éditions Robert Laffont, Pavillons poche,  
2011, 2017. Adaptation française de Pierre Laville.

© Éditions Gallimard, 2022.

Couverture : Photo © Kiselev Andrey Valerevich / Shutterstock (détail).

## DE LA MÊME AUTRICE

*Aux Éditions Gallimard*

UNE HISTOIRE DE FRANCE, 2019 (Folio n° 6896). Prix de la Feuille d'or de la ville de Nancy/prix des Médias.

CHIENNE ET LOUVE, 2022 (Folio n° 7419). Prix de Flore 2022.

# Joffrine Donnadiou

## Chienne et louve

« Je veux respirer sur scène, entendre les trois coups chaque soir, commettre des crimes, des infanticides, des adultères, aimer éperdument, haïr follement, voyager à travers les époques, changer de sexe, m’empoisonner, mourir, renaître. »

Romy, vingt ans, arrive à Paris avec le rêve d’être comédienne. Pour subsister et payer le Cours Florent, elle travaille dans un club de striptease à Pigalle. Odette, vieille fille de quatre-vingt-neuf ans, la loge contre un loyer modique et un peu de compagnie. Les deux femmes s’apprivoisent et nouent une relation faite de fascination et de dépendance, se renvoyant en miroir leurs corps meurtris, leurs solitudes, leurs folies, leurs enfances volées et surtout leur désir de vivre. Dans cette emprise mutuelle, jusqu’où seront-elles capables d’aller ?

« L’écrivaine explore la complexité humaine dans un récit terriblement réaliste, toxique. Un texte dur, beau, vivant. »

Quentin Girard, *Libération*

**Prix de Flore 2022**

Cette édition électronique du livre  
*Chiennes et louve* de Joffrine Donnadiou  
a été réalisée le 9 juillet 2024  
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073046185 – Numéro d'édition : 618400).  
Code produit : Q01926 – ISBN : 9782073046192.  
Numéro d'édition : 618401.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).